

MamiSargassa 3.0 & ses guests, performance d'Annabel Guérédrat

par Michael Roch

“Sé an lanné 2083 sa fèt. Asou an ti lilèt adan bannzil karayib-la. Non lilèt la sété matinik. Mé apré plizyé lanné boulvès, krim, kolonizasion, pwézonaj, touris, tout pyé bwa, tout zèb, tout lavi té disparèt.”

Ouvrir le futur et en tirer l'impensable, chaque proposition de l'artiste performeuse Annabel Guérédrat est une trace vers cet espace-temps indéfini ; MamiSargassa 3.0, méta-conte caribéen, concert performatif inscrit dans la série *Ensargasse-moi*, qui explore les rituels d'enterrement dans l'algue toxique, la sargasse, nous y projette bel et bien.



Série de performances in situ réalisées dans le cadre du laboratoire d'art performance à la Savane des Pétrifications.

D'abord par le néant. Deux musiciens, Daniel Dantin à la batterie, Raphaël Gautier à la guitare électrique, nous bombardent la scène d'un *noise* qui vient rompre, iconoclaste, l'attendu de l'exotique. L'espace scénique est couvert par la projection d'une vidéo de rituels / performances artistiques dans les algues sargasses de la Martinique. On y devine la figure de Mami Sargassa, qu'incarne Annabel Guérédrat. L'image du film elle-même est détruite par l'imposition d'ombres entremêlées de câbles XLR figurants le chaos d'algues.



Photo: J-B. Barret

Une post-apocalypse cyberpunkée ?

Dans une nappe acoustique et visuelle saturée, Mami Sargassa entre dans notre espace, lente. Elle porte un tas de câbles, en trophée ou comme un poids, qu'elle finit par lâcher au centre de la scène. Un microphone laissé là, invisible jusqu'alors, devient le témoin du rythme, du battement de vie que le personnage active en soulevant et relâchant les câbles, bruit sourd de l'écrasement, claquement de la ferraille, puis murmures indistincts et mots. Vie.

Dans le puissant maelstrom du néant électrique et organique, les sargasses XLR secouées par Mami Sargassa se racontent. Il s'agit clairement d'une apocalypse – nous l'avons déjà vécue, cette néantisation, dans les cales négrières. Celle-là nous donne à voir ce qu'aucun de nous n'a pensé avant elle.

Le méta-conte d'un futur caribéen

De la vie qui émerge sur scène, d'abord de brèves en créole puis bribes de français, un conte nous est narré.

“Mamman Dlo n'a pas non plus survécu. Une nouvelle entité, sorte d'avatar, l'a remplacé. Qui a gardé l'apparence humaine d'une femme, génétiquement modifiée, qui reste là, sur la plage, jours et nuits, nuits et jours : Mamman Sargassa.”



Photo: J-B. Barret

Ce n'est pas, à proprement parler, un conte. Même s'il nous sera répété tout au long de la performance, en créole, en anglais, en français et en espagnol, le texte n'est pas construit à la manière des contes traditionnels. Il a quelque part lui aussi transmuté, s'est débarrassé du carcan du folklore par la marmite apocalyptique. Annabel Guérédrat ne compose plus avec un passé qui n'a plus lieu d'être dans sa narration. Le conte, qui a permis aux personnes esclavisées de se reconstituer individuellement au cœur des Lawonn et des Lakou, est dépouillé de son propre code – lequel le figerait. Ce même conte, tout aussi enrichi par le rythme (notre tanbou/batterie) et le chant (la voix du chanté/ de la guitare électrique), devient ce méta-conte et reconstruit alors notre nouvelle héroïne : Mami Sargassa.

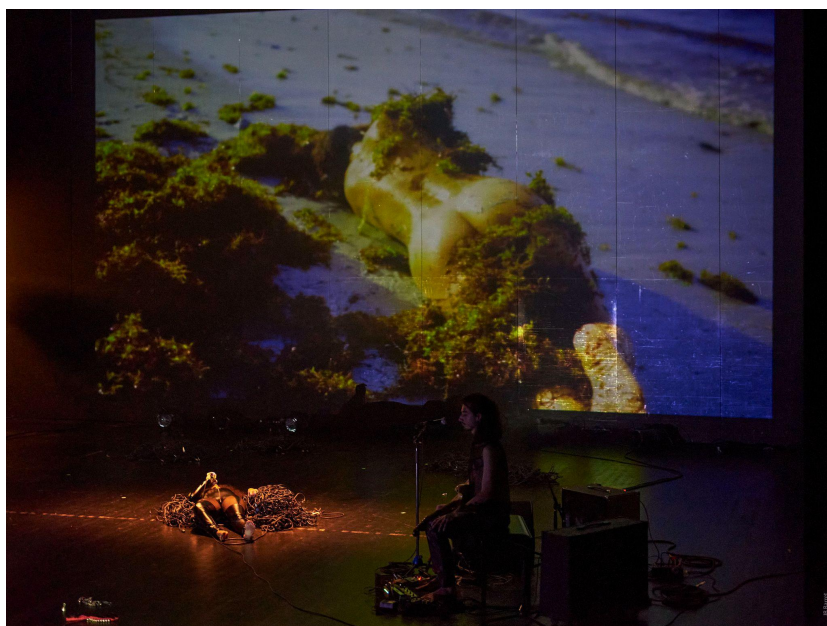


Photo: J-B. Barret

“Pour rester vivante, elle s’enterre elle-même dans de la sargasse fraîche. Elle crée l’acte magique de coloniser à son tour cette algue qui a colonisé les êtres humains, tout un peuple, qui avait l’habitude de vivre là, des années auparavant. [...] Elle renaît autrement, se ré-humanise, jour après jour. Elle devient une héroïne attirée et connectée intimement au trash, à cette nature envahissante et toxique, contaminante.”

L’hybridité pour seule identité

Photo: J-B. Barret

S’il fallait artificiellement représenter la diversité de l’île de la Martinique, il serait en effet nécessaire de clamer quatre contes dans quatre différentes langues présentes sur le territoire. Mais dans la performance rituelle d’Annabel Guérédrat, autre chose passe : une hybridation.

“Manman Sargassa begins to give birth to new beings to repopulate Martinique. She invaginates bits of sargassum which replace the male sperm substance, and mixed with her own ovocytes, she becomes pregnant quickly and gives birth as quickly, without waiting nine months for the fetus to grow in her uterus. Hybrid beings, half-human, half-Sargassian.”

Car chaque conte est chanté dans un syncrétisme esthétique d’incarnations, lequel relève plus de la sorcellerie et de la

possession que du jeu d’acteur. En créole, Mami Sargassa devient toutes les chanteuses de zouk à la fois et nous donne, de façon si déconcertante qu’elle nous rappelle les introductions des sorcières Disney et des super-vilains Pixar, du *“Sargasse”, sé sel medikaman nou ni !* En anglais, elle est Elvis, elle est chanteuse de blues. En espagnol, voix *voice leader* d’un groupe de rock métal. Chacune personnification est à son tour l’objet d’une hybridation intrinsèque, à l’instar des enfants de Mami Sargassa.

Mais loin de soulever des contradictions culturelles, l’aliénation de l’identité se fait par le mouvement qui nous transporte hors de la norme. Nous, spectateur immergé dans la nappe visuelle et sonore, aux côtés des musiciens qui transcendent aussi leur propre condition d’accompagnants musicaux, nous nous hybridons au long de parfaites transitions.

C’est-à-dire que nous devenons aliens à l’ordre des anciennes normes, nous acceptons et pacifions avec l’impensable, là-même où le conte nous emmène, un état d’hybridité, de syncrétisme et de liminarité. Un état où tous les possibles sont permis et rien ne peut être figé.

Nous, liminaires



Il faut jeter un œil aux travaux de Léna Dorneau pour comprendre ce que le terme *liminarité* signifie, en anthropologie sociale. La liminarité n'est pas un état d'indéfinition, c'est un état où toute définition est refusée, mais qui, tenu par quelque *tremblement* constant, sans uniformisation, se fait créateur de possibles en mutation constante.



Cette liminarité qui pointe du corps d'Annabel Guédrat (et non celui de Mami Sargassa) lorsqu'elle se trouve soudain fatiguée, en proie à des réflexes plus qu'à des mouvements précalculés, superbe d'émotions que relèvent tour à tour le film en arrière-plan – c'est-à-dire lorsque la bruja transparaît et que son désordre s'installe – nous laisse entrevoir l'imprévisible, une Mami Sargassa ka mofwazé hors du monde connu, au cours d'un nécessaire rituel de guérison d'elle-même et de la terre dévastée, où les cyber-sargasses sont à la fois poison et antidote.

Photo: J-B. Barret

[MamiSargassa 3.0 & ses guests](#)

par Annabel Guédrat

17 & 18 mars 2023, Scène nationale de Cergy Pontoise, Points Communs,
pour le festival Arts & Humanités, 95000 Cergy